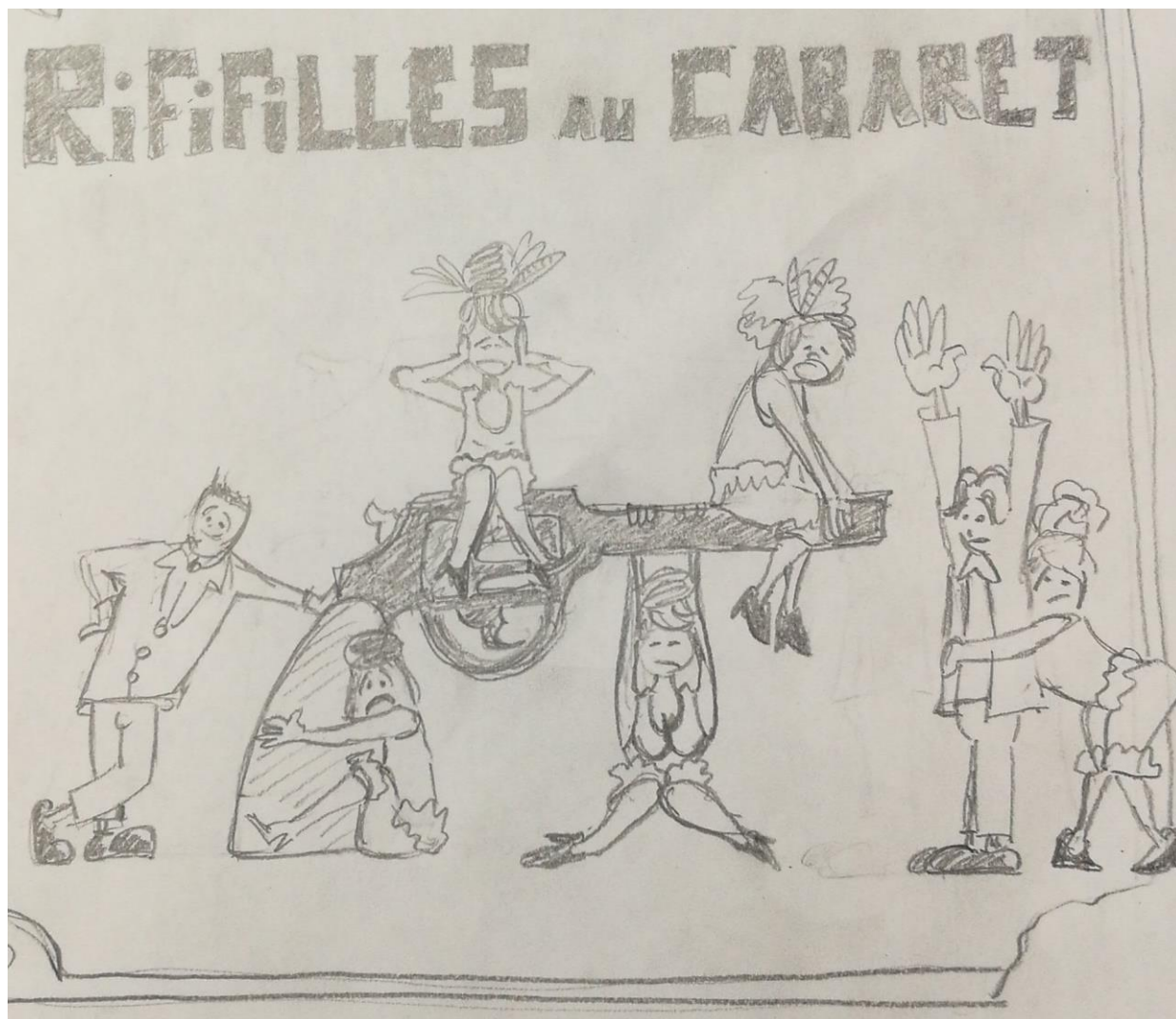


RIFIFILLES AU CABARET

Une pièce de Richard LECOINTRE



AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site

<http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur.

En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits.

Cela peut être la **SACD** pour la France, la **SABAM** pour la Belgique, la **SSA** pour la Suisse, la **SACD Canada** pour le Canada ou d'autres organismes. A vous de voir avec l'auteur et/ou sur la fiche de présentation du texte.

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues et les droits payés, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non-respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

RIFIFILLES AU CABARET

Une pièce de Richard LECOINTRE

Dans les loges d'un cabaret à la fin des années 30. Une troupe de danseuses de french cancan sur le retour se prépare. Un inconnu pénètre dans les loges et menace de tuer Henri, le patron. A une heure du spectacle, comment se sortir de cette situation sans éveiller les soupçons des filles sur ce qui se trame.

Pour l'instant seule Albertine est dans les loges, elle tente désespérément de faire des exercices d'échauffement et renverse un vase.

Madeleine entre par l'entrée des artistes le nez plongé dans le journal sans même regarder Albertine qui est en train de ramasser les fleurs.

ACTE 1

SCENE 1

Madeleine : Bonjour Albertine.

Albertine : Comment tu sais que c'est moi.

Madeleine ne quitte pas son journal des yeux et va s'asseoir : Ça fait plus de vingt ans que tu arrives la première.

Albertine : Les autres ils auraient pu être déjà arrivés pour une fois.

Madeleine : Yvonne surveille toujours à sa fenêtre et ne vient au cabaret que lorsqu'elle m'a vue passer. J'ai croisé Louise qui discutait avec l'homme qu'elle mettra dans son lit dès quel aura changé ses draps et, par la même occasion, celui qui les parfume de ses flatulences actuellement. Et Rose est aussi régulièrement en retard que toi tu es en avance. Et puis ... J'ai entendu également quelque chose tomber alors là, pas de doute, ça ne pouvait être que toi.

Albertine : Je suis désolée.

Madeleine : Comme d'habitude.

Albertine : J'étais là en train de faire quelques assouplissements et je ne sais pas comment je m'y suis prise ... **(Elle refait tomber le vase).**

Madeleine : Surtout ne le soit pas.

Albertine : Quoi ?

Madeleine : Tu allais dire, « je suis désolée ».

Albertine : Oui, je suis...

Madeleine : Et bien ne le soit pas. Tu passes tes journées entières à être désolée.

Albertine qui laisse échapper : Je suis désolée.

Madeleine en montrant le journal : Tu as vu ça ? Ça y est ! On a réussi.

Albertine : Qu'est-ce qu'on a réussi ?

Madeleine qui lit un extrait du journal : Là, en première page : « Le 11 juin 1936 restera une date mémorable pour des millions d'ouvriers français. En effet, il s'agit du jour où les députés ont voté à l'unanimité la loi fixant la durée légale des congés à deux semaines par an ».

Pendant la conversation, Madeleine se déshabillera et enfilera ses jupons puis s'installera pour se maquiller.

Albertine : Deux semaines ?

Madeleine : Eh oui ma petite Albertine. Deux semaines.

Albertine : Deux semaines, tu veux dire quinze jours ?

Madeleine : C'est ça. Deux semaines.

Albertine : Deux semaines !

Madeleine : Eh oui. Deux semaines. Quinze jours. Ce n'est pas merveilleux ?

Albertine : Oui je suppose... Enfin je veux dire non ... deux semaines c'est beaucoup trop.

Madeleine : Quoi !

Albertine : Mais enfin Madeleine, deux semaines, tu te rends compte ? Qu'est-ce que je vais faire moi pendant deux semaines ?

Madeleine : Toi, toi, toi, toi, toi. Il n'y en a que pour toi. Ça t'arrive un peu de penser à tous ces ouvriers dans les usines.

Albertine : Oui bien sûr oui, ça m'arrive de penser à ... **(pensive)**... à tous ces jeunes hommes, en sueur, les muscles tendus devant leurs machines ...

Madeleine : Voilà. Tous ces hommes ...

Albertine toujours dans ses pensées : Oui tous ces hommes ...

Madeleine : ... qui se brisent le corps toute la journée dans le bruit, dans la poussière, dans la chaleur ...

Albertine : La chaleur, oui il fait chaud là, il fait chaud.

Madeleine : ... pour fabriquer je ne sais quel bidule qu'ils ne pourront jamais se payer tellement les salaires sont misérables. Tu ne crois pas qu'ils ont mérité de se reposer un peu ? ...

Albertine : Oui, oui, il faut qu'ils se reposent, c'est sûr ...

Madeleine : Ça ne peut que leur faire plaisir de rester à la maison et de profiter un peu de leur femme.

Albertine : Profiter de leur femme oui c'est bien ça ...

Madeleine : Albertine !

Albertine toujours dans ses pensées : C'est très bien ça.

Madeleine : Albertine !

Albertine : Hein.

Madeleine : Tu écoutes ce que je te dis ?

Albertine : Oui, oui je t'écoute mais vas-y continue.

Madeleine : Ton père Albertine.

Albertine : Oh oui mon père. Hum, mon père. Arghh non ! Mon père, non mais c'est pas vrai ! Qu'est-ce qu'il vient faire là mon père ?!

Madeleine : Ton père il travaillait aussi à l'usine non ?

Albertine : Ben oui, mais ... mais c'est pas pareil enfin, parle pas de mon père là, c'est pas le moment.

Madeleine : T'aurais pas aimé qu'il passe un peu plus de temps à la maison ton père ?

Albertine : Peut-être oui mais ahhh, c'est malin, t'as tout gâché.

Madeleine : Si ton père avait eu le droit à des congés ...

Albertine : Oh tu sais, moi mon père, je suis sûre qu'il préférerait être au boulot. Chez nous il passait tout son temps à se prendre la tête avec ma mère et il finissait par s'enfuir au bistrot avec ses copains. Il rentrait en pleine nuit tellement saoul qu'il n'a jamais réussi à me faire un petit frère alors, deux semaines de plus à la maison, je ne vois pas à quoi ça lui aurait servi. Et moi non plus, je sais pas ce que je ferai de tout ce temps-là.

Madeleine : Mais tu en feras ce que tu veux. Ça sert justement à ça les congés. A avoir du temps pour soi au lieu de se faire exploiter par un patron sans vergogne qui ne pense qu'à son profit personnel.

Albertine : Mais il est pas comme ça Henri.

Madeleine : Henri peut-être pas non, je te l'accorde, mais quand je disais les patrons, je voulais dire les patrons, en général.

Albertine : On dit pas les patrons en généraux ?

Madeleine : Non Albertine. On ne dit pas en généraux.

Albertine : Ah bon ! Mais alors, si on est en congés comme y disent dans les journaux ...

Madeleine : Journaux.

Albertine : Nan. Je veux dire, comme y disent dans les journaux, en général, si on est en congés, on ne pourra plus venir ici ?

Madeleine : Ben c'est très bien non ? Pendant quinze jours on pourra vaquer à nos occupations, nos passions, nos loisirs.

Albertine : Mais ma passion à moi, c'est la danse, c'est la scène, c'est le spectacle, qu'est-ce que je vais faire moi pendant tout ce temps libre ?

Madeleine : Mets-y un peu du tiens Albertine s'il te plaît.

Albertine qui s'empare du journal : Non mais on n'était bien là. Pourquoi faut-il toujours que tout change ?

Madeleine : C'est le progrès Albertine. Le progrès.

Albertine : Ben non. C'est l'humanité.

Madeleine qui se met du rimmel : C'est le progrès, l'évolution, le développement, la marche en avant.

Albertine : Et c'est bien le progrès ?

Madeleine : Normalement oui, enfin ... le progrès ne vaut que s'il est partagé par tous.

Albertine : Oh toi. Qu'est-ce que tu causes bien. Des fois quand tu parles on dirait une réclame. Les gens y pourraient t'écouter pendant des heures.

Madeleine : C'est parce que je le vaud bien.

Albertine : Et elle recommence celle-là. **(Elle donne un coup de journal amical sur la tête de Madeleine)**

Madeline : AIE !

Albertine : Je suis désolée !

Madeleine : Bon sang Albertine. Fais un peu attention. Regarde ça ! **(Elle a un trait noir de rimmel en travers de la joue)** J'ai l'air de quoi moi maintenant. Arghhh ! Je ne sais pas ce qui me retient de...

Albertine : De tirer un trait sur notre amitié ?

Madeleine : Très drôle.

Albertine : Je suis désolée.

Madeleine : Mais arrête d'être toujours désolée. Quand tu as marché sur la robe d'Yvonne et qu'elle s'est retrouvée en jupons sur scène, tu étais désolée. Quand tu as mis le feu à la moitié des costumes en voulant allumer une bougie, tu étais désolée. Quand tu as fermé la porte sur le chien d'Henri et qu'il a fini sa vie avec des petites roulettes sur les pattes arrières, tu étais désolée. Je continue la liste ?

Albertine : ... Je suis désolée.

Madeleine : Ohhhh ! Mais arrête avec ça, ce n'est pas possible. Fais des efforts pour être moins gourdas aussi.

Albertine : Mais ...

Madeleine : Tu le sais. Tu le sais qu'il t'arrive toujours des bricoles alors je ne sais pas moi, quand tu te déplaces arrange toi pour qu'il n'y ait personne à moins d'un mètre de toi. Quand tu bois, prend ton verre à deux mains. Quand tu t'assois, vérifie qu'il y a une chaise avant. Quand tu couds, mets des gants. Fais quelque chose bon sang.

Albertine : Je l'ai fait exprès.

Madeleine : Mais heureusement. Heureusement que tu ne l'as pas fait exprès. Je n'ose même pas imaginer ce qui se passerait si tu le faisais exprès. Tu serais capable de ... de déclencher la deuxième guerre mondiale tiens !

Albertine : Non quand même, tu exagères.

Madeleine : A peine.

Albertine : Mais qu'est-ce que j'y peux moi. C'est comme ça depuis que je suis toute petite. Il n'y avait jamais de fleurs à la maison parce que j'avais cassé tous les vases. Tous les miroirs étaient fendus ou brisés. J'en suis à 441 années de malheur, **(au public)** je vous laisse faire le calcul. Je me suis fracturé trois fois la jambe et cinq fois le bras. Plus deux fois la jambe de ma mère. Et j'ai aussi écrasé les orteils de mon père en laissant tomber la caisse à outils qu'il m'avait demandé de lui apporter. Quoi que je fasse, ça se termine toujours par une catastrophe. **(Un temps)** Je me demande même si je ne suis pas responsable de la séparation de mes parents alors ... j'ai beau chercher, je ne trouve rien d'autre à dire que « Je suis désolée ».

Madeleine compatissante : Oui. Bon. Essaie de faire un peu attention au moins.

Albertine : Mais j'essaie tu sais.

Madeleine qui tend les bras : Je sais. Je sais. Allez. Viens là.

Albertine se précipite et en voulant se blottir contre Madeleine, elle lui met un coup de boule.

Madeleine qui se tient le visage : AAAHHHH ! MAIS C'EST PAS VRAI ! MAIS C'EST PAS VRAI ! MAIS QUELLE CRUCHE ! QUELLE GOURDE ! QUEL BOULET !

Albertine : Je suis désolée. Je suis désolée. Je suis désolée...

SCENE 2

Yvonne entre précipitamment par l'entrée des artistes.

Yvonne : Qu'est-ce qui se passe ici !

Albertine : J crois que je lui ai mis un coup de ma tête dans la sienne mais j'ai pas fait exprès.

Yvonne penchée sur Madeleine qui gémit, tend un mouchoir à Albertine : Allez, c'est pas grave. Tiens ! Va tremper ça dans l'eau.

Albertine se précipite dans la salle des costumes.

Madeleine : Regarde. Je suis sûre qu'elle m'a éclaté l'arcade sourcilière.

Yvonne : Mais non ça va. Tu n'as rien.

Madeleine : T'es sûre, ça fait vachement mal.

Yvonne : T'as rien je te dis.

Albertine revient les mains vides.

Yvonne : Et le mouchoir ?

Albertine : Il trempe dans l'eau comme tu m'as dit.

Yvonne : Mais va le chercher enfin.

Albertine se précipite : Ok, j'y vais.

Madeleine : Je suis défigurée c'est ça hein ! Tu peux tout me dire Yvonne. Je serais courageuse.

Yvonne : Mais non puisque je te dis que tu n'as rien. **(Albertine ramène le mouchoir).** Tiens, appuie ça très fort contre ton œil.

Madeleine : Arghhhh ! Ça fait mal.

Albertine : Je suis désolée.

Madeleine : Je te préviens Albertine, si tu dis encore une fois « je suis désolée » ...

Albertine : Oui mais je suis tellement ... navrée ?

Madeleine se lève précipitamment (en faisant tomber Yvonne qui pousse un cri) et se jette sur Albertine pour l'étrangler : Tu l'auras voulu. ARGHHHH !

Albertine : MAIS QU'EST-CE QUE J'AI DIT ? QU'EST-CE QUE J'AI DIT ?

Yvonne se relève et tente maladroitement de les séparer : Mais arrêtez enfin. C'est pas bien de se disputer. Allez arrêtez quoi.

Albertine en gesticulant lui donne un coup dans le nez.

Yvonne s'écroule à nouveau : ARGHHHH ! ELLE M'A CASSE LE NEZ ! ELLE M'A CASSE LE NEZ !!!

Albertine : JE SUIS DESOLEE YVONNE ! JE SUIS DESOLEE !

Madeleine : JE VAIS TE TUER ! JE VAIS TE TUER !

SCENE 3

Louise entre précipitamment et sépare les deux femmes : MAIS CE N'EST PAS BIENTÔT FINI, QU'EST-CE QUI VOUS PREND ? MADELEINE LACHE-LA TU VAS LA TUER.

Madeleine : MAIS J'ESPERE BIEN. MAIS J'ESPERE BIEN.

Louise : MAIS LACHE-LA VOYONS, LACHE-LA. **(Elle réussit à les séparer)** MAIS QU'EST-CE QUE C'EST QUE ÇA ! On se croirait dans un gallodrome, un peu de tenue les filles. Albertine ! Tu t'assois là et tu ne touches plus à rien. **(Albertine recule, fait mine de s'asseoir mais au dernier moment elle se retourne pour s'assurer qu'il y a bien une chaise. Louise accompagne Madeleine puis relève Yvonne et l'emmène s'asseoir aussi)** Non mais vraiment. C'est pas la cour d'école ici. Ça fait 20 ans que ça dure et je commence à en avoir marre de jouer les matrones.

Madeleine : En cinq minutes elle a réussi à nous défigurer toutes les deux celle-là.

Yvonne : Elle a deux mains gauches. Deux mains gauches, deux pieds gauches, je suis sûre qu'elle n'a que le cerveau gauche d'ailleurs, elle est gauche de partout c'est tout !

Louise : TAISEZ-VOUS.

Madeleine et Yvonne : Mais

Louise : Silence ! ... Je comprends que ça doit faire mal ...

Madeleine et Yvonne : Et pas qu'un peu.

Louise : ... mais ce n'est pas en vous battant que les choses vont s'arranger. Alors maintenant vous vous calmez ... Albertine n'a pas fait exprès ...

Albertine : Ben non, c'est sûr.

Louise : Et elle va s'excuser.

Madeleine se redresse dans son fauteuil, prête à bondir. Albertine qui ne dit rien de peur de se faire encore sauter dessus.

Louise : Enfin Albertine. Excuse-toi.

Albertine : Mais ...

Louise : Albertine. Dis leur que tu es désolée.

Albertine : Heu ... Moi je veux bien mais je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

Louise : Non mais Albertine. Tu te fous de moi ou quoi. Tu vas t'excuser immédiatement.

Albertine doucement : Très bien ... Alors ... Je suis ...

A peine a-t-elle commencé sa phrase que Madeleine lui saute dessus. Henri entre et contemple la scène.

Madeleine : ARGHHHHH !

Albertine : AHHHHH !

Yvonne : AHHHHHH ! J'AI MAL.

Louise : AH NON ! ÇA NE VA PAS RECOMMENCER !

SCENE 4

Henri : Bonjour les filles.

Les filles, surprises, essayent de reprendre une contenance et de vaquer à leurs occupations :
Bonjour Henri.

Henri : Tout va bien mesdames ?

Les filles faussement étonnées (se répartir les répliques) : Oui Henri, tout va bien, hein les filles tout va bien ? Oui, oui tout va bien. Tout va très bien oui. Très très bien. Bien, bien, bien, bien, bien. Oh oui alors là. Tout va bien. Même que, même que, même que des fois on se dit ... Oui c'est vrai, des fois on se dit que, que ça va trop bien non ? Oui c'est vrai, des fois on se dit : Hou la la ... Ça va pas un peu trop bien là ? Oui des fois, oui, mais sinon là, non. Non pas là non. Non là vraiment ... **(Toutes)** Tout va bien.

Henri : Vous en êtes sûres ?

Les filles : Oui. Oui. On est sûres.

Yvonne : Enfin, moi je suis sûre en tout cas, et toi t'es sûre ?

Madeleine : Moi ? Ah oui aussi, moi aussi je suis sûre et toi ?

Albertine : Mais moi aussi. Je suis tout à fait sûre même et toi.

Louise : Alors moi. Y a pas plus sûre que moi.

Toutes : Tu vois !

Henri : Je vois oui.

Louise (A Henri) : Dis-moi Henri, ça fait longtemps que tu es là ?

Henri : Non, pas très longtemps.

Louise faussement déçue : Oh non ! Ne me dis pas que tu as tout vu ?

Henri : Tout, je ne sais pas mais je pense avoir vu le principal.

Louise : Oh non, non, non ! On voulait te faire la surprise. Hein les filles ?

Yvonne : Oui, c'est vraiment trop bête.

Madeleine : Quel dommage !

Henri : Hé oui, quel dommage.

Albertine : C'est foutu pour la surprise maintenant. Je suis désolée.

Madeleine : Oui, c'est ça. (Avec un regard sévère à Albertine) On est désolées.

Yvonne : Ben oui, c'est foutu pour la surprise du coup.

Madeleine : Alors que nous on voulait te faire la surprise. Hein les filles !

Les filles : Ben oui.

Louise : Bon ben alors les filles qu'est-ce qu'on fait du coup ? On y va ?

Yvonne : Ben oui du coup.

Les filles : SURPRISE !

Henri : C'est gentil mesdames mais ... c'est quoi la surprise ?

Yvonne : Hé bien. La surprise c'est ça. C'est ce que tu as vu. C'est ... c'est ... c'est ...

Madeleine : C'est notre nouveau numéro.

Toutes : Hein !

Madeleine : Ben oui les filles, c'est notre nouveau numéro.

Toutes : Oui c'est ça. C'est notre nouveau numéro.

Madeleine : Bon d'accord, il n'est pas encore calé au millipoil près mais c'est pas mal non ? Qu'est-ce que t'en penses ?

Henri : Je ne sais pas trop quoi en penser à vrai dire. C'est ... c'est particulier.

Louise : C'est trop novateur c'est ça ?

Henri : Trop novateur, je ne sais pas. Ça m'avait l'air encore un peu brouillon à vrai dire.

Yvonne : Bon, là bien sûr c'était la répétition, donc je comprends que tu sois un peu ...

Henri : Un peu en effet.

Madeleine : Oui mais, mets-y un peu du tiens aussi Henri.

Henri : J'essaye Madeleine, j'essaye.

Yvonne : D'abord on s'était dit ... avec les filles ... on se demandait comment renouveler le spectacle et attirer un nouveau public ?

Les filles acquiescent d'un geste : Voilà.

Yvonne : Et puis alors on a eu une idée.

Les filles : C'est ça ! On a eu une idée.

Yvonne : Alors viens là. Allez viens. Voilà ... ici ... très bien. Alors maintenant, tu fermes les yeux et ... et tu imagines. C'est bon là t'es prêt ?

Henri : C'est bon.

Yvonne qui cherche de l'aide chez les autres : Bon, eh bien ... heu ... ben, tu imagines heu ... la scène ... tu imagines la scène là, c'est bon ?

Henri : Jusque-là ça va oui.

Yvonne : Bien ... Et maintenant ... heu ... donc la scène est là et ... donc sur la scène qui est là ... tu imagines heu ... tu imagines ... une piscine ...

Madeleine et Louise : Une piscine ?

Albertine réagit avec beaucoup d'enthousiasme comme si Yvonne parlait d'un vrai projet : Oui super ! Une piscine. **(Madeleine et Louise lui adressent un regard surpris)**

Yvonne encouragée par la réaction d'Albertine : Une piscine. Une piscine ... pleine de ...

Henri : Pleine d'eau je suppose.

Yvonne : Eh ben non justement. Une piscine pleine de ... pleine de ... pleine de boue.

Les filles : De boue ?

Albertine : Oh oui de la boue. Bonne idée ça de la boue. **(Le regard des filles s'assombrit).**

Yvonne : De boue oui ... Une piscine pleine de boue et ... et ... et ... et des filles ... des filles sexy ... des filles sexy à peine vêtues...

Madeleine et Louise : A peine vêtues ! T'es sûre ?

Yvonne : Mais c'est ce qu'on avait dit les filles.

Albertine : Oui c'est vrai. J'm'en souviens maintenant, on avait dit ça. Une piscine pleine de boue et des filles à moitié nues et elles se bagarrent comme des chiffonnières.

Louise à Albertine : T'es sérieuse là.

Albertine : Ben quoi, c'est génial comme idée. Tout le monde va vouloir venir voir ça, qu'est-ce que t'en penses Henri ?

Henri : Bon, admettons. Installer une piscine pleine de boue sur la scène c'est possible. C'est un peu compliqué techniquement mais ... c'est possible. En revanche ... je vais trouver où des filles sexy moi ? **(Les filles sauf Albertine sont vexées).**

Albertine : Ah ben oui c'est vrai ça. On va trouver où des filles sexy ?

Louise vexée : Ben oui, c'est compliqué. Et ça serait pas la même chose si on devait faire ça nous même.

Henri : J'ai pas dit ça.

Louise : Ça serait forcément moins bien.

Henri : J'ai pas dit ça.

Louise : C'est bon les filles. Pas la peine d'insister. Henri n'est pas preneur.

SCENE 5

Rose entre : Salut tout le monde. Bonjour Henri.

Henri : Bonjour Rose.

Silence des filles.

Rose : Je sais, je suis en retard. **(Silence).** Ça va, je m'excuse. **(Silence)** C'est bon les filles, on dirait que c'est la première fois, qu'est-ce que vous avez toutes ?

Les filles : la ménopause apparemment.

Rose à Henri : J'ai raté quelque chose ?

Madeleine : Henri trouve qu'on est trop vieilles et trop moches pour se battre dans la boue.

Henri : Mais j'ai pas dit ça.

Rose : C'est quoi ces histoires Henri ?

Henri : C'est à cause d'un nouveau numéro.

Rose : Et ben, c'est bien ça non ? C'est quoi ce nouveau numéro ?

Henri : Ça serait des filles à moitié nues qui se battent dans une piscine pleine de boue.

Rose : Quoi ! Non mais ça va pas, c'est quoi cette idée stupide. Tu nous fais un retour de libido ou quoi ? T'as le slip qui gratte ?

Yvonne : Non mais c'est pas lui qui ...

Rose : Ne prend pas sa défense Yvonne. Je suis déçue Henri. Après tant d'années passées ensemble, comment peux-tu seulement imaginer que ... Argghh ! Quand je pense qu'on t'a laissé tout ce temps entrer dans les loges. Allez, sors d'ici vieux dégoutant. Tu es comme tous les autres au fond mais méfies toi Henri, méfies toi. Un jour, c'est nous les femmes qui allons rouler les mecs comme toi dans

la boue et il ne faudra pas attendre un siècle pour ça. Ça risque de vous arriver bien plus vite que tu ne le crois.

Louise : Oh ! T'inquiètes pas Rose. Cette idée ne risque pas d'aboutir de toute façon parce d'après lui, on n'aura jamais assez de boue pour s'en mettre partout de toute façon.

Henri : Mais non, j'ai pas dit ça.

Louise : C'est tout comme.

Rose : Tu me déçois Henri.

Henri : Mais c'est pas moi !

Rose : Je te préviens, ne compte pas sur moi pour participer à cette surenchère de sexisme et de dépravation. Et puis quoi encore. Bientôt on va nous demander de danser les seins à l'air. Et pourquoi pas poser nue pour vendre des yaourts tant qu'on y est. Si c'est ça, je préfère partir tout de suite.

Henri : C'est dommage, tu viens à peine d'arriver.

Rose : Ah ! Ça c'est petit Henri. T'as de la chance qu'on se connaît depuis 20 ans et que c'est jour de paye sinon.

Henri après un temps : A propos de la paye ...

Louise : Quoi la paye ?

Henri : Je me demandais si ... si vous accepteriez que je vous verse votre salaire la semaine prochaine parce que là.

Madeleine : Là quoi ?

Henri : Ecoutez les filles. Vous savez bien.

Les filles : Non, on ne sait pas.

Henri : Enfin ... Ne faites pas les innocentes.

Louise : Les innocentes ! C'est plus de notre âge apparemment.

Henri : Sérieusement. Vous voyez bien que le client se fait rare ces derniers temps et j'ai bien peur que ...

Madeleine : Mais tu as raison d'avoir peur patron. J'ai comme l'impression que tu n'as pas remarqué que c'est le front populaire qui décide maintenant. Terminée l'exploitation de l'homme par l'homme. Tout travail mérite salaire et tutti quanti.

Rose : C'est vrai ça. On en a besoin nous de notre argent.

Albertine : Et tutti frutti.

Madeleine : Alors t'as intérêt de nous payer notre dû parce que je peux te dire qu'à partir de dorénavant, on ne va plus en voir beaucoup des patrons qui s'engraissent sur le dos de leurs salariés. C'est bien fini ce monde-là ... et pour longtemps.

Yvonne : Oui mais si c'est un peu difficile en ce moment. Il doit bien y avoir une raison hein Henri ? L'argent ne disparaît pas comme ça.

Henri : Non bien sûr.

Louise : Et alors ... on y est pour rien nous.

Henri : Un peu quand même.

Rose : Et ça veut dire quoi ça ?

Henri : Allons les filles. Vous vous rendez bien compte que si la fréquentation baisse ... c'est aussi parce que les jambes montent un peu moins haut chaque année.

Albertine : C'est vrai que moi, ça me tire un peu derrière des fois.

Louise qui se place devant Henri : Tais-toi Albertine. Et toi mon gaillard, continues ce genre de réflexion et tu te rendras bientôt compte (**en regardant son entrejambe**) qu'elles montent encore suffisamment haut ma jambe.

Yvonne : On est obligé d'en arriver là ?

Louise : Oui Yvonne. Si on veut que ça soit efficace il faut en arriver là.

Albertine : Ah oui ! J'ai compris.

Henri : Malheureusement mesdames, mes poches sont vides et je n'ai plus que les yeux pour pleurer.

Louise : Et tu penses que ce n'est pas avec nos poches sous les yeux que la situation va s'améliorer.

Henri : Force est de constater que le budget maquillage a explosé ces derniers temps.

Rose : Non mais qu'est-ce qu'y faut pas entendre ! Mais pourquoi crois-tu que les femmes se maquillent mon cher ami ? C'est pour vous les hommes, pour vous, petits êtres pervers qui ne savent apprécier la beauté naturelle des femmes. Tu crois que ça nous amuse de martyriser notre peau en les tartinant de crèmes composées de je ne sais quels produits chimiques ? Tu crois que ça nous fait plaisir de nous arracher les poils des jambes et des dessous de bras ? Tu sais combien de temps par jour on perd pour arriver à ce résultat-là ?

Henri : À voir je dirais ... 5 minutes.

Rose : Tu es un monstre Henri.

Henri : Mais voyons Rose, je sais tout ça rassures toi. Je sais tout ce que vous endurez pour rendre jalouses toutes ces femmes qui, résignées, accompagnent leurs maris au cabaret et observent avec impuissance la convoitise dans leurs regards posés sur vous. Je sais l'engagement que vous mettez au quotidien pour donner le meilleur de vous-même et je ne vous remercierai jamais assez pour tout ça

mais voilà, et vous le savez aussi bien que moi ... les années passent ... nos clients habituels trépassent ... ceux qui restent se lassent ... et les recettes se tassent.

Madeleine : Mais que veux-tu qu'on y fasse ?

Louise : Au moins ... ne pas se voiler la face.

Yvonne : Je ne vois pas de solution hélas.

Rose : Il faut qu'on se décarcasse.

Albertine : Mince ! J'ai sali ma godasse.

Henri : Pour la paye, je vous demande de patienter un peu. Je tiens à ce cabaret, et à vous, comme à la prune de mes yeux, alors il n'est pas question que tout cela s'arrête. Faites-moi confiance, je vais trouver une solution.

Yvonne : Henri. Tu sais que tu peux compter sur nous.

Henri : Je le sais Yvonne. Je le sais. Mais oubliez tout ça pour le moment et finissez de vous préparer. Pour ce soir en tout cas, le spectacle continue. **(Sur le ton de Malraux pour l'entrée de Jean Moulin au Panthéon)** « Comme La Goulue entra au Moulin de la Galette, avec son cortège d'exaltation dans le soleil des projecteurs, entrez sur scène, Mesdames, avec votre splendide cortège ».

Yvonne : C'est beau Henri.

Henri : Mesdames, nous allons entrer en résistance. Je vais tout de suite dans mon bureau élaborer un plan d'attaque. Louise, je te laisse le soin de préparer les troupes.

Louise : Allez les filles. Tout le monde sur scène pour une dernière répétition.

Musique. Les filles finissent de se déshabiller, s'emparent d'une canne (Sauf Albertine) et rejoignent la scène.

SCENE 6

Vittorio entre dans les loges. Habillé comme un mafioso, cheveux gominés, il inspecte autour de lui. Il fouille dans un sac et en sors quelques pièces qu'il met dans sa poche. Il repose le sac au moment où **Albertine** revient pour récupérer sa canne. **Maurice** ne la voit pas. **Albertine** aperçoit l'inconnu, s'empare de la canne et la lève, prête à le frapper.

Albertine : Ne bougez pas ?

Vittorio se retourne et lève les bras.

Albertine sous le charme : Hummm.

Vittorio charmé lui aussi : Oh ohhhhh.

Albertine qui reprend ses esprits et menace avec la canne : J'ai dit pas bouger.

Vittorio (accent italien) les mains l'air puis, bombant le torse en se lissant les cheveux : Calmo bella.
No ti faro del male. Non avete nulla da temere

Albertine : (Au public) Quel bel homme. **(A Vittorio)** Qu'est-ce que vous faites là ? Comment êtes-vous entré ici ?

Vittorio : (Au public) Ma qué bellissima qué voilà. **(A Albertine)** : Je me présente : Vittorio Don Vito di Capri Séfini é Corléoné dé Carbonara, pour vous servir.

Albertine toujours la canne dressée au-dessus de sa tête : (Au public) Vittorio, c'est joli ça **(A Vittorio)** Et alors ! Qu'est-ce que ça peut me faire à moi comment vous vous appelez.

Vittorio : (Au public) Quel charme, quel grâce **(A Albertine)** Calmo, calmo ... vostra altezza. Ne vous inquiétez pas. A qui j'ai l'honneur ?

Albertine qui se détend un peu : (Au public) Quel accent merveilleux **(A Vittorio)** Albertine Soufflet de Paris du Cabaret des milles pattes.

Vittorio : (Au public) Et quelle voix délicioza. **(A Albertine)** Albertine. Quel prénom meraviglioso.

Albertine qui le menace à nouveau : Je vous ai demandé ce que vous faites-là.

Vittorio : Vous pouvez baisser le bâton madame. Vous n'avez rien à craindre. J'ai rendez-vous avec lé patrone.

Albertine : Les patronnes ? Y a pas de patronnes ici.

Vittorio : Lé boss. Lé propriétaire. Capisce.

Albertine : Henri ! Vous avez rendez-vous avec Henri ? **(Elle repose son bâton)**

Vittorio : Si.

Albertine : Je vais le chercher.

Vittorio : Ça peut attendre encore un petit peu. D'abord, Permettez-moi de vous baiser bella donna.

Albertine : (Au public) Avec plaisir **(A Vittorio faussement outrée)** : C'est hors de question cher Monsieur, je ne vous permets pas.

Vittorio : (Au public) : Coriace en plus. C'est celles que je préfère. **(A Albertine)** Mi scusi, je parlais de la mano bien entendu.

Elle hésite mais il s'empare de sa main qu'il embrasse en remontant le long de son bras.

Albertine : (Au public) Hummmm. Que ses lèvres sont douces **(A Vittorio en retirant son bras)** Voyons monsieur, ça suffit. Vous allez trop loin.

Vittorio : (Au public) Ahhh ! Quelle femme. **(A Albertine)** je suis désolé.

Albertine : (Au public) Ah ! Comme moi. **(A Vittorio)** : Ça ira ... pour cette fois.

Vittorio : Alors j'espère avoir le plaisir de vous revoir ... une autre fois.

Albertine : Nous verrons, pourquoi pas.

Vittorio : Mais en attendant, peut-être pouvez-vous me renseigner.

Albertine : Qué voulez-vous ? Que voulez-vé . Qu'est-ce que vous voulez ?

Vittorio : Savez-vous où se cache le patron.

Albertine : Il doit être dans son bureau je suppose.

SCENE 7

Henri sort de son bureau : Qui êtes-vous monsieur ?

Albertine : C'est Vittorio Leonardo di Carpaccio accordéoné di bolognaise, c'est ça ?

Vittorio : Si, c'est à peu près ça. Et vous, vous êtes qui ?

Henri : J'me présente. Je m'appelle Henri. En quoi puis-je vous aider ?

Vittorio : Je serais gêné de vous en parler devant madame.

Albertine : Oh mais ne soyez pas embarrassé voyons.

Vittorio : Si ça m'embête je vous assure.

Albertine : Mais non il ne faut pas.

Vittorio : J'aurais bien d'autres choses à vous dire plus tard si vous voulez.

Albertine : Ah bon ? Quel genre de choses.

Vittorio : Je serais gêné de vous en parler devant monsieur.

Albertine : Vous attisez ma curiosité.

Vittorio (chanson d'Umberto Tozzi) : Ti ... amo ... lo sono ti Amo ...In fondo un ... uomo ... che non ha freddo nel cuore nel letto comando io Ma ... tremo ... davanti al tuo ... seno, *(traduction pour info : Je t'aime, Moi je suis, Je t'aime, Au fond un homme Qui n'a pas froid dans son cœur, Dans le lit c'est moi qui commande, Mais je tremble devant ton sein).*

Albertine : C'est coquin ça non ?

Vittorio : Si, si. Molto.

Henri : Hum, hum.

Pas de réaction des deux tourtereaux qui ont l'air dans un autre monde.

Henri : HUM, HUM !

Pas de réaction.

Henri : Dites-le-moi si je vous dérange.

Albertine : Hein ?

SCENE 8

Yvonne arrive : Albertine qu'est-ce que tu fais, on t'attend là ! Si c'est Louise qui vient te chercher ... **(Elle aperçoit Vittorio et lui tend la main)** Oh ! Bonjour Monsieur. J'ai l'impression de vous avoir déjà rencontré, non ?

Vittorio : Je m'en souviendrai.

Yvonne : Vous devriez.

Vittorio : Ou alors peut-être ... dans une autre vie.

Yvonne : Ça doit être ça. Dans une autre vie. Et bien dans cette vie ci ... **(Elle lui tend la main)** ... Je m'appelle ... Yvonne.

Vittorio : Vittorio Don Vito di Capri Séfini é Corléoné dé Carbonara ... pour vous servir.

Il lui baise la main et remonte le long de son bras.

Henri : Bon, ça suffit maintenant.

Albertine jalouse sépare Yvonne et Vittorio : T'as entendu Yvonne, ça suffit maintenant.

Yvonne : J'en veux bien encore un peu moi.

Albertine : T'en veux ? J'vais t'en donner moi.

Henri : Allons, allons mesdames, un peu de tenue. Je crois qu'on vous attend sur scène.

Yvonne : Tu as raison. Je compte sur vous Vittorio pour prendre soin de notre cher Henri.

Vittorio : Avec plaisir ... Yvonne.

Yvonne : Le plaisir sera partagé ... Vittorio **(Elle repart guillerette sur scène)**

Albertine à Vittorio : Il te les faut toutes toi hein !

Vittorio : Scusi, c'était de la politesse.

Albertine : Mais alors c'était quoi ce ti amo jambonneau de tremolo et part de gâteau au choco.

Vittorio : Per tu, c'était l'amore.

Albertine essaye d'y croire mais s'en va vexée.

SCENE 9

Vittorio la regarde partir puis : A nous deux maintenant. Alors c'est vous le patron.

Henri : C'est moi oui.

Vittorio : Molto bene.

Henri : Vous pouvez me rappeler votre nom s'il vous plaît.

Vittorio : Ce n'est pas très important mon nom. Ce qui est essentiel par contre, c'est que vous sachiez que c'est Veonny SALBERTINI qui m'envoie.

Henri : Veonny SALBERTINI ? Et alors.

Vittorio : Ce nom ne vous dit rien, c'est normal. Peut-être le connaissez-vous mieux sous son nom de ... comment dites-vous ici ? ... son nom de scène ... Il Principe.

Henri : Le Prince ?

Vittorio : Lui-même. Il Principe.

Henri : Alors vous, vous êtes ...

Vittorio : Il boia.

Henri : Le bourreau.

Vittorio : Pour vous servir.

Henri : Mon Dieu.

Vittorio : Non, c'est un peu trop. Le bourreau ça ira très bien.

Henri s'écroule sur le canapé. Vittorio vient s'asseoir à ses côtés.

Vittorio : Maintenant que nous avons fait connaissance, vous pouvez m'appeler simplement Vittorio. Ou appelez-moi comme vous voulez au fond. Vous pouvez même oublier mon nom si ça vous arrange. Après tout, l'important c'est que je vois dans vos yeux que vous n'êtes pas prêt d'oublier ma réputation.

Henri : Qu'est-ce que vous voulez.

Vittorio : Ce que je veux ? Eh bien, vous tuer quelle question.

Henri : Pardon ?

Vittorio : Eh bien oui, vous tuer, vous assassiner, vous abattre, vous liquider, vous occire. Ça c'est un nouveau mot que j'ai appris il n'y a pas longtemps. Saviez-vous qu'il existe presque autant de mots pour dire tuer que de façon de le faire, impressionnant non ?

Henri : Vous ne pouvez pas faire ça.

Vittorio : Non c'est vrai c'est interdit mais que voulez-vous, je ne sais rien faire d'autre.

Henri : Vous n'allez pas me tuer là quand même.

Vittorio : Ce n'est pas que ça me fasse plaisir mais c'est mon métier. Il Principe me paye pour ça. Si je ne vous tue pas je ne serais pas payé et c'est quelqu'un d'autre qui fera le travail à ma place. Je n'ai pas vraiment le choix. Il faut bien que je gagne ma vie.

Henri : On peut bien trouver un arrangement. Vous voulez combien ? Combien le Principe vous donne pour me tuer, hein ! Dites-moi combien, je vous en donne le double.

Vittorio : C'est pas bien ça Henri.

Henri : Mais si c'est très bien.

Vittorio : Non Henri.

Henri : Mais si, mais si, mais si, allez dites-moi combien vous voulez ?

Vittorio : Si vous avez de l'argent mon cher Henri, vous auriez dû rembourser vos dettes.

Henri : Mais je vais le faire. Allez le dire au Prince, je vais tout lui rembourser.

Vittorio : Moi je veux bien vous croire ...

Henri : Ah merci.

Vittorio : ... Mais si je suis là, c'est sans doute que c'est déjà trop tard.

Henri : Je vais rembourser je vous dis mais là j'ai eu un petit contretemps.

Vittorio : Je comprends mais on ne peut pas toujours reporter l'échéance et, si je ne vous tue pas ce soir, quel message envoie-t-on aux autres débiteurs.

Henri : Que vous avez de la compassion.

Vittorio : Ou que, le Principe, est un lâche.

Henri : Mais non voyons. Qui oserait penser ça ?

Vittorio : Personne.

Henri : Vous voyez.

Vittorio : Et vous savez pourquoi ?

Henri : Parce que vous êtes gentils ?

Vittorio : Non Henri. A cause de l'exemple vous comprenez. L'exemple.

Henri à genoux : Ne me tuez pas je vous en prie, ne me tuez pas. Je ferais un très mauvais exemple de toute façon. Déjà tout petit ma mère disait à mon frère : « Maurice, ne prend pas exemple sur ce bon à rien d'Henri ». Vous voyez !

Vittorio relève Henri et l'installe sur une chaise : Bon, ça suffit maintenant, on a assez joué.

Henri : Ah ben non, c'est dommage, on s'amusait bien là. Vous ne voulez pas continuer encore un petit peu ?

Vittorio sort son arme de son holster et la pointe sur le front d'Henri.

Henri : Ah ! C'est froid.

Vittorio souffle sur le bout de son arme et la replace : C'est mieux comme ça ?

Henri : C'est encore un peu froid quand même.

Vittorio : Ne vous inquiétez pas, ça va bientôt chauffer, même si je ne suis pas sûr que vous aurez le temps d'en profiter.

Vittorio s'apprête à tirer.

Henri : Attendez ! Je n'ai pas le droit à une dernière volonté ?

Vittorio après un temps : Vous avez de la chance, je suis de bonne humeur aujourd'hui.

Henri : Quelle chance en effet que vous ne soyez pas venu hier !

Vittorio : Non, hier ça allait aussi. Mercredi par contre j'étais un peu énervé. J'ai dû courir sous la pluie et j'ai ruiné mes Berluti.

Henri : Oui, oui, Je comprends. Il y a de quoi être énervé. **(Henri se lève)** Si vous voulez j'ai une petite cire là-derrrière vous m'en direz des nouvelles.

Vittorio : Revenez-vous assoir ici.

Henri : Non mais je vous assure que ...

Vittorio pointe son arme sur lui et Henri s'arrête : A cette distance je ne rate jamais ma cible. Allez, venez-vous assoir.

Henri retourne à sa place : J'ai toujours droit à ma dernière volonté ?

Vittorio : Qu'est-ce que vous voulez.

Henri réfléchit.

Vittorio : Alors !

Henri : Vous êtes marrant vous, je ne m'attendais pas à mourir aujourd'hui, je n'y ai pas réfléchi avant.

Il réfléchit.

Vittorio : Bon, ça vient. Ça commence à être long là.

Henri : Si vous parlez tout le temps comment voulez-vous que je me concentre. C'est ma dernière volonté quand même. Je ne veux pas me tromper.

Il réfléchit.

Vittorio : Cinque ... Quattro ...

Henri : Vous savez, je ne comprends pas bien l'italien.

Vittorio : Tre ...

Henri : Non mais c'est trop de pression là.

Vittorio : Due ...

Henri : Ah ben voilà, c'est gagné ; je dois faire pipi maintenant.

Vittorio : Uno ...

SCENE 10

Louise entre et reste au bord de l'entrée scène : Continuez à vous étirer les filles, j'arrive.

Vittorio entend Louise et range rapidement son arme : Attention patron, pas un mot sinon.

Henri : Sinon quoi ?

Louise : Je vais où vous ne pouvez pas aller à ma place.

Vittorio : Sinon je devrais liquider la dame aussi.

Henri : Vous n'allez pas faire ça.

Louise : Mais non Albertine, je ne vais pas prendre une douche. Je vais faire pipi.

Vittorio entraîne Henri vers le bureau et le pousse à l'intérieur puis entre derrière lui : Entrez là-dedans.

Louise a le temps d'apercevoir les deux hommes qui entrent dans le bureau.

Louise : Aloïs ? Elle s'approche du bureau et frappe à la porte. Aloïs c'est toi ? Aloïs ?

Henri entrouvre la porte : Ah, Louise. La répétition est déjà finie ?

Louise : Non, non. C'est parce que je dois y aller.

Henri : Où ça ?

Louise : Où tu ne peux pas aller à ma place.

Henri : Tu vas prendre une douche ?

Louise : Mais non enfin, je vais aux toilettes.

Henri : Petite ou grosse commission ?

Louise : La petite à priori mais on ne sait jamais.

Henri tente de sortir : Ah ben non alors ! J'y vais en premier.

Vittorio le retient et le ramène au bord de la porte.

Louise : Il y a quelqu'un avec toi ?

Henri : Non, pas du tout.

Louise : Je vous ai vus entrer tous les deux dans ton bureau.

Henri : Ah ! Tu veux parler de Vittorio.

Louise : C'est qui ça Vittorio ?

Henri : Vittorio Flamenco di buffalo grill et pizzaiolo, c'est ça ?

Vittorio off : Si, si, c'est à peu près ça.

Louise : Connaît pas.

Henri : C'est un ami.

Louise : Un ami ? Quel ami ?

Henri : Mon ami.

Louise : Ton ami.

Henri : Oui, mon ami.

Louise : Ton ami ressemble à mon ami.

Henri : Mon ami à mi ressemble à ton ami à ti.

Louise : Tout à fi.

Henri : Vous avez entendu ?

Vittorio : Oui, oui.

Louise : Tu me le présente ?

Henri qui essaie de sortir une nouvelle fois mais Vittorio le retient : Bien sûr, Ahhh mais non, ce n'est pas possible.

Louise : Je serais curieuse de savoir à quoi il ressemble ton Vittorio.

Henri qui sent l'arme dans ses reins : Ahhhhh ! Ce serait volontiers mais plus tard peut-être parce que là il faut qu'on règle deux trois affaires urgentes pour le cabaret tu comprends. Je viens de refaire les comptes et ... **(Pression de l'arme dans le dos)** ... Ahhh, ça donne froid dans le dos.

On voit tête de Vittorio qui souffle sur son arme pendant que Louise dit : Oui ben si tu ne me le montre pas tout de suite ton ami, je peux te dire que ça va chauffer.

Henri (Pression dans le dos) : Bon Louise, tu ne devais pas aller aux toilettes ?

Louise : Oui, oui, j'y vais, mais d'abord, je veux le voir.

Henri : Oui mais non, c'est ... c'est pas possssssssssssible.

Louise qui trépigne : Pourquoi.

Henri : Ccccc'est parccccccccce que ccccc'est pas ssssssssssssi facccccccccccile tu sssssssssais.

Louise qui n'en peut plus : Ahhhhh, c'est malin ça. Bon, je vais au petit coin et je te préviens je reviens tout de suite.

Dès qu'elle est entrée aux toilettes, Vittorio pousse Henri dans les loges et sort à son tour.

SCENE 11

Vittorio : Parfait. Vous venez de lui sauver la vie.

Henri : Ecoutez monsieur. Et si vous rentriez chez vous. Vous repassez demain, je vous donne l'argent et on ne parle plus de tout ça.

Vittorio : Je vous ai déjà expliqué. C'est trop tard pour l'argent. Je vais vous tuer ce soir c'est tout.

Henri : Mais le spectacle va bientôt commencer. Vous voyez bien que ce n'est pas le bon moment.

Vittorio : Et c'est quand le bon moment ?

Henri : Ben je ne sais pas, disons ... demain matin tiens. Ah ben non c'est vrai, demain je ne peux pas j'ai rendez-vous chez le coiffeur. Et puis après je dois aller récupérer mon nouveau costume chez Cifonelli. Un cousin à vous peut-être ?

Vittorio : Ça ne me dit rien.

Henri : Ah bon ! Cifonelli. Tailleur depuis 1860. Vous devriez y aller, c'est dans le 8^{ème} arrondissement. Ils font de formidables costumes qui iraient parfaitement avec vos Berluti. Si vous permettez, je dois avoir leur carte dans ...

Vittorio qui sort son arme : Revenez-ici tout de suite. Je vais vous régler votre compte.

Henri : Ah ! Vous voyez qu'on peut trouver une solution. Alors, si ma mémoire est bonne, je dois au prince exactement 30 000 francs.

Vittorio : Je vais régler votre compte ça veut dire que je vais vous tuer.

Henri : Vous voulez dire « tuer ».

Vittorio : C'est ça « Tuer ».

Henri : Tuuuuer. Tuuuuer. Allez-y, essayez un peu pour voir.

Vittorio : Touuuuer.

Henri : Tuuuuer.

Vittorio : Touuuuer.

Henri : Faites un effort bon sang. Tuuuer.

Vittorio : Ça suffit maintenant. Fini les plaisanteries.

Henri : En parlant de plaisanterie. Vous connaissez l'histoire du canard qui croise un autre canard et alors ... Oh, oh, oh ... Vous allez voir, vous allez mourir de rire.

Vittorio : Après vous, je vous en prie.

Henri : Hi, hi, hi. C'est marrant ça.

Vittorio : Bon alors dépêchez-vous parce que je n'ai pas que ça à faire moi.

Henri : Oui, oui. Ne vous inquiétez pas, elle est très courte.

Vittorio : Comme le reste de votre vie.

Henri : Ah, ah, ah, ah ! Ben alors, si vous avez de l'humour en plus alors là, vous allez être plié en deux.

Vittorio : Et alors le canard.

Henri : Deux minutes mon poussin. **(Vittorio tend son arme vers Henri)** C'est bon, c'est bon, j'y vais. Donc c'est l'histoire d'un canard qui croise un autre canard et, hi, hi, hi ... il croise le canard et hi, hi, hi, hi ... **(Vittorio insiste avec son bras tendu)** ... et, et, et, hi, hi, hi, il lui dit ... « coin-coin »...

Vittorio : C'est pas drôle.

Henri : Non mais c'est pas fini. Alors il lui dit « coin-coin » et alors ... hi, hi, hi ... et alors là ... hi, hi ... alors là l'autre canard lui répond ... hi, hi, hi ...

Bruit de chasse d'eau.

Vittorio pousse Henri dans le bureau et range son arme : Vous, vous ne bougez pas de là.

Henri en rentrant dans le bureau : Non mais, je dois y aller moi aussi.

Au moment où il ferme la porte, Louise sort des toilettes : Aloïs !

SCENE 12

Vittorio (accent belge) : Louise ? Godferdom !

Louise : Je savais que c'était toi. Qu'est-ce que tu fais ici ?

Vittorio : Qu'est-ce que je fais là, qu'est-ce que je fais là. En voilà une drôle de question tout de même. Et toi ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

Louise : Je travaille ici moi.

Vittorio : Ah mais oui c'est vrai. Ce que je peux être bête des fois mi z'aut.

Louise : Je croyais que tu devais retourner en Belgique.

Vittorio : C'est ma foi vrai tu sais, mais mon train est annulé dis donc. Vous les français faudrait arrêter avec toutes ces grèves. C'est pénible à la fin. Mais du coup, comme je ne pouvais pas rentrer chez moi, je suis venu te voir. Laisse-moi te faire une baise biloute.

Louise : Dis-moi d'abord ce que tu faisais dans le bureau d'Henri.

Vittorio : Henri ? C'est qui ça Henri ?

Louise : Henri, le patron. Je t'ai vu entrer dans son bureau.

Vittorio : Dis Louise. T'as pas toutes tes frites dans le même cornet. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Louise : Tout à l'heure. Je t'ai vu entrer dans le bureau avec Henri.

Vittorio : Tu as du confondre ma gaufrette, je viens juste d'arriver.

Louise va frapper au bureau d'Henri : Henri ! Sors de là tout de suite.

SCENE 13

Henri sort et referme la porte derrière lui.

Louise : Qu'est-ce que tu faisais avec Aloïs dans ton bureau.

Henri : Aloïs ? C'est qui ça Aloïs ?

Louise : C'est lui.

Henri : C'est vous Aloïs ?

Vittorio qui vient lui serrer la main : Aloïs VAN KERNOKLOET de Bruges. A qui ai-je l'honneur.

Henri : Aloïs ? Mais je croyais que vous vous **(Aloïs lui serre la main très fort)** Aaaaaahhh-lois, bien sûr. Enchanté de faire votre connaissance Aloïs.

Vittorio toujours en serrant la main : Moi de même. Et je suppose que vous êtes Henri.

Henri : Ahhhh-bsolument. Mais que nous vaut le plaisir ?

Vittorio : Eh bien, mon train est annulé à cause des mouvements sociaux. D'ailleurs les français, quand vous faites des mouvements sociaux, y a plus rien qui bouge, c'est formidable ça tout même non ? Enfin bref, je me suis dit que j'allais rendre visite à Louise pour ... pour tuer le temps vous comprenez.

Henri : Oui, je comprends.

Vittorio : C'est parce que ... je l'aime à mourir vous comprenez.

Henri : Oui, oui, je comprends.

Vittorio : Alors je voulais la voir encore une fois avant ... de disparaître vous comprenez.

Henri : Oui ça va, c'est bon, j'ai compris.

Vittorio : J'espère que ça ne vous ennuie pas trop.

Henri : Mais non, faites comme chez vous. Prenez tout le temps que vous voulez.

Louise ouvre la porte du bureau et regarde à l'intérieur : Et il est où le gars qui était là ?

Henri : Qui ça ?

Louise : Le gars qui était là avec toi y a deux minutes.

Henri : Vittorio ?

Louise : Ouais c'est ça, Vittorio.

Henri : Ben Vittorio il est ... il est ... **(A Vittorio)** C'est vrai ça, hein ! Il est où Vittorio du coup ?

Vittorio : Vittorio nous a quittés probablement.

Henri : C'est ça.

Louise : Il est parti ?

Henri : Parti, envolé, il a quitté les planches.

Vittorio : Les quatre.

Louise à Vittorio : Ce n'est pas toi qui étais avec lui ?

Vittorio : Bien sûr que non. Je viens d'arriver tantôt pour te voir. Je ne peux pas me passer de toi tu sais bien. Le cœur de la France peut s'arrêter de battre, mais mon cœur à moi ne cessera jamais de tambouriner pour toi mon bicky.

Louise : C'est incroyable. J'aurai vraiment cru que ce Vittorio ...

Vittorio : Vittorio par-ci, Vittorio par-là. Je vais finir par me poser des questions moi Louise. Ça fait des mois que nous nous courtisons et tu n'as que ce Vittorio dans la bouche. Mais c'est moi qui devrais être dans ta bouche ma croquette.

Louise : Aloïs, voyons. C'est un peu osé tout de même.

Henri profite de cette discussion pour enfiler son manteau et essayer de partir mais Vittorio le surprend.

Vittorio : Oh là Henri. Vous n'avez pas l'intention de vous enfuir dites-moi.

Henri : Hein ! Non, non. C'est ... c'est parce que **(il part vers les toilettes)** il fait un peu froid dans les toilettes et vous savez que je suis un peu sensible au froid alors. **(Il entre dans les toilettes)**.

SCENE 14

Vittorio : Nous voilà seuls Louise. Laisse-moi t'embrasser. Quand je te regarde je suis comme devant une assiette de moules frites. J'ai envie de tout dévorer.

Louise : Mais enfin Aloïs qu'est-ce qu'il te prend.

Vittorio qui l'entraîne vers la porte des décors et costumes : Je ne sais pas Louise, je ne sais pas ce qui me prend mais je sais ce que toi tu vas prendre. **(Il ouvre la porte et la jette à l'intérieur)**

Louise : Ahhhh !

Vittorio : Louise ! ... Attends je reviens.

Vittorio frappe à la porte des toilettes.

Henri off : C'est occupé.

Vittorio ouvre la porte : Vous ne sortez pas de là sinon je vous toue **(Il claque la porte)**

Henri off : Vous tuuuuuue.

Louise revient sur le seuil de la porte : Allez viens mon coco.

Vittorio : Louise ! ... **(Elle entre)** Deux minutes.

Il enlève sa veste et son holster, le cache dans le bureau et claque la porte.

Louise sur le seuil de la porte : Bon alors ça vient ? L'huile est chaude. Ramène ta frite.

Vittorio : Louise !

Il cherche sur les consoles, trouve du parfum et se parfume. Il en met aussi dans sa bouche et manque de s'étrangler.

Vittorio revient devant la porte : J'arrive ma fricadelle.

SCENE 15

Les autres filles reviennent de scène à ce moment-là. Vittorio, au lieu d'entrer dans la salle des costumes, claque la porte et laisse Louise à l'intérieur et se plaque sur la porte.

Madeleine : Non mais qu'est-ce qu'elle fout Louise !

Albertine : Elle prend une douche.

Yvonne : Mais non. Elle fait caca.

Rose va frapper à la porte des toilettes : Tout va bien Louise ?

Henri off : Oui, oui.

Rose : T'as une drôle de voix. T'es malade ?

Henri off : Non, non.

Tout le monde regarde vers la porte des toilettes et personne ne voit Louise qui essaie de sortir.

Vittorio la repousse à l'intérieur : Restes là j'arrive.

Il referme violemment la porte et le bruit fait se retourner les filles.

Rose et Marguerite : AHHHHH !

Yvonne et Albertine qui se précipite vers lui et le collent d'un peu trop près tout en se disputant la proximité : VITTORIO !

Albertine : Vous êtes toujours là ! Quel plaisir.

Yvonne : Je suis surprise de vous savoir encore ici ... Vittorio.

Vittorio avec l'accent belge : Malheureusement **(Il se reprend avec l'accent italien)**
Malheureusement je ne vais pas pouvoir rester bien longtemps.

Yvonne et Albertine : Quel dommage.

Pendant la conversation, la porte des costumes s'ouvrira et Vittorio la refermera à chaque fois. Il se dépatouille entre la porte qui s'ouvre et Yvonne et Marguerite qui se collent à lui.

Madeleine : Vous nous faites les présentations.

Albertine : Rose. Madeleine. Je vous présente Vittorio dé l'osso bucco y l'escalopé à la milanaise, c'est ça ?

La porte : Mais ...

Vittorio qui ferme la porte : Mais ... Si. C'est à peu près ça.

Madeleine : Et qu'est-ce qu'il fait là ce Vittorio.

Louise : Des affaires à régler avec Henri je crois.

Porte : Je suis ...

Vittorio : Je suis, je suis, je suis venu voir Henri.

Rose : Et il est où Henri.

Porte : Laisse-moi sortir !

Vittorio : Laisse-moi sortir ! Laisse-moi sortir il a dit.

Madeleine : Henri est parti ?

La porte : Aloïs !

Vittorio : Aloïs !

Rose : Aloïs ? C'est qui ça Aloïs ?

La porte : Tu m'énerves à la fin.

Vittorio : Tu m'énerves à la fin avec toutes ces questions.

Rose : Dites donc vous. On n'a pas élevé les cochons ensemble.

Madeleine : Et il est où Henri ?

Albertine : Il doit être dans son bureau je suppose. Je vais le chercher. **(Elle entre dans le bureau)**

Yvonne : Nous voilà enfin seuls.

Vittorio : Pas tout à fait quand même.

Rose : Tu n'as pas honte Yvonne de te vautrer comme ça dans les bras d'un inconnu.

Yvonne : C'est pas un inconnu, c'est VITTORIO !

La porte : VITTORIO ?

Vittorio : VITTORIO !

Rose et Madeleine : VITTORIO !

Plusieurs fois de suite, la porte s'ouvre et Vittorio la referme.

Rose : Et qu'est-ce qu'elle a cette porte à la fin.

Louise off : Laisse-moi sortir bon sang.

Rose : Il y a quelqu'un là-dedans ?

Albertine sort avec le pistolet : Regardez ce que j'ai trouvé **(En le montrant elle oriente le canon vers chacune des personnes qui essaient d'éviter la ligne de mire).**

Tous : AHHHHHH !

Madeleine : Mais repose ça tout de suite Albertine, tu vas encore faire une bêtise.

Louise enfonce la porte mais comme Vittorio ne la retient plus, Louise entre en trébuchant dans les loges. Surprise, Albertine appuie sur la détente et le coup part. Louise s'écroule.

Henri sort des toilettes : Qu'est-ce qui s'est passé ?

Rose : Albertine a tiré sur Louise.

Madeleine : Mais c'est pas vrai qu'est-ce que tu as fait.

Louise se retourne au sol : AHHHHH ! J'AI MAAAAAL !

Les filles se précipitent au chevet de Louise.

Henri regarde Vittorio, puis le pistolet, puis Vittorio. Vittorio regarde Henri, puis le pistolet, puis Henri. Ils se précipitent tous les deux pour récupérer l'arme mais c'est Henri qui s'en empare le premier.

Henri pointe l'arme vers Vittorio : Ah, ah, ah. On fait moins le malin. Faiso moins el stupido.

Rose : Henri ! Qu'est-ce qui se passe ?

Henri : Comment va Louise ?

Louise : Ahhhhhh.

Madeleine : Ça va. La balle a juste effleuré sa jambe.

Louise : Mais j'ai dit Ahhhhhhh !

Yvonne : Mais pourquoi t'as un pistolet dans ton bureau Henri ?

Henri : Ce n'est pas à moi. C'est à Vittorio.

Yvonne : A Vittorio.

Louise : Aloiiiiiiiiis !

Albertine : Oh là, elle divague. Il faut faire quelque chose.

Madeleine : Va falloir tout expliquer Henri.

Henri : Ecoutez les filles. Le spectacle commence dans une heure. Je vais tout vous expliquer mais d'abord, occupez-vous de Louise, finissez de vous préparer, et moi je m'occupe de lui.

Les filles partent dans la salle des costumes.

FIN ACTE 1

ACTE 2

SCENE 1

Vittorio est ficelé avec un bâillon sur la bouche. Louise, une jambe bandée est assise dans un fauteuil, l'arme à la main, elle tient en joue Vittorio. Les danseuses devront être en tenue avec juste quelques détails à régler. Des chaussures à lacer, un raccord maquillage.

Louise : Alors Aloïs. C'est quoi cette histoire de Vittorio.

Vittorio : Hum hum hum hum hum hum, hum hum hum, hum hum hum hum.

Louise : Articule je ne comprends rien.

Vittorio : HUM HUM HUM HUM HUM HUM, HUM HUM HUM, HUM HUM HUM HUM.

Louise : J'aimerais bien que tu m'explique pourquoi tu parles italien à Albertine et belge à moi.

Vittorio : Hum, hum, hum, hum ...

Louise : C'est parce qu'elle ressemble à une grosse nouille et moi à une grosse patate c'est ça.

Vittorio : Hum, hum...

Louise : Tais-toi, tu m'énerves.

Vittorio : Hum, hum.

Louise : Tais-toi j'te dis.

Rose entre en tenue de french cancan, les chaussures à la main. Elle s'assoit sur un tabouret pour les lacer.

Rose : Comment ça va Louise ?

Louise : Ben je t'avouerai que toutes ces émotions, ça m'a un peu coupé les jambes.

Rose : Oh ça va. T'as juste une petite égratignure.

Louise : Tu rigole ou quoi ! La balle a traversé ma cuisse.

Rose : Ouais ben, une petite égratignure devant et une petite égratignure derrière quoi.

Louise : Je veux aller à l'hôpital.

Rose : Et comment on va expliquer ça à l'hôpital hein ! Tu veux qu'Albertine finisse derrière les barreaux.

Louise : On n'a qu'à dire que c'était lui. Après tout il est venu jusqu'ici pour tuer Henri cet Aloïs ou Vittorio de je ne sais quoi. Il n'aura que ce qu'il mérite. Hein, Aloïs Vittorio ! Tu vas parler oui ou non !

Vittorio : Hum, hum, hum, hum ...

Rose : Et toi tu fréquentes les tueurs maintenant ?

Louise : Je ne sais plus moi. Ce matin j'envisageais l'avenir avec un Aloïs, doux comme un soir d'été à Bruges, et ce soir je me retrouve avec un Vittorio, assassin à la petite semaine, et qui plus est, qui ne semble pas résister dès que le terrain est un peu vallonné si tu vois ce que je veux dire.

Rose : Je vois très bien oui. Il en a sans doute ras-le-bol du plat pays qui sera le sien dans 30 ans le Monsieur. **(Elle enlève le bâillon)**. Alors ! Comment qu'il s'appelle celui-là. Vittorio ou Aloïs ?

Vittorio à Louise avec l'accent italien : Aloïs, Vittorio. Quelle importance. Ce qui est important c'est que je t'aime mon ravioli.

Louise : Met lui une claque de ma part s'il te plaît.

Rose lui met une claque derrière la tête.

Vittorio : Aïe ! Ma qué ...

Louise : Non, pas à Vittorio, à Aloïs.

Rose lui remet une claque.

Vittorio : Aïe ! Fordom !

Louise : Voilà.

Rose enchaîne les claques et Vittorio : (italien) Nome di Dio ! **(belge)** Dis, ça fait du mal tout de même ! **(italien)** Santa Madre ! **(belge)** Mais nom d'une frite ! **(Italien)** Basta ! **(belge)** Mais arrêtez ça alstublieft !

Rose : T'as vu ! C'est rigolo non ?

SCENE 2

Henri entre et récupère le revolver : Alors Louise, comment ça va ?

Louise : Comment tu veux que ça aille. Je me suis fait tirer dessus quand même.

Henri : Tout est de ma faute. Je m'excuse.

Louise : Ça me fait une belle jambe.

Rose : Regarde Henri. Tu vas adorer.

Elle remet des claques à Vittorio : (italien) Grazie **(Belge)** Mais c'est fini oui **(italien)** Per favore **(belge)** Mais aïe godfordom.

Henri : Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée Rose.

Louise : Alors Henri. Tu vas enfin nous expliquer pourquoi cet olibrius voulait te tuer.

Henri : Ecoute Louise. Je ne peux pas tout expliquer là maintenant. Tout ce que je peux te conseiller, c'est d'oublier Aloïs.

Louise : Je n'ai jamais eu de chance avec les hommes moi.

Rose : Avec les hommes il ne s'agit jamais de chance Louise. C'est un long chemin sinueux semé d'embûches, de perversion, de trahison, d'égoïsme, de lâcheté, de mensonges et d'oppression.

Louise : Et d'amour aussi un peu non ?

Rose : Oui bien sûr. Les hommes savent aimer aussi. Ils aiment leur femme ... leur voisine, leur collègue, la boulangère, la serveuse, l'institutrice, l'infirmière ...

Henri : Tous les hommes ne sont pas comme ça Rose. Certains sont fidèles.

Rose : Effectivement. Ça s'appelle un chien.

Henri : Bon, et elles sont où les filles.

Rose : Elles finissent de se préparer.

Henri : Très bien. The show must go on.

Rose et Louise : Quoi ?

Vittorio : Lo spettacolo si farà

Rose lui met une claque et Vittorio en belge : Ça veut dire le spectacle continue.

Henri : C'est ça. Le spectacle continue.

Rose : Mais qu'est-ce qu'on va faire de lui ?

Henri : Je n'en sais rien. Pour l'instant, faites ce que je vous dis et restez concentrées sur la représentation.

SCENE 3

Madeleine entre : Alors Henri, tu vas tout nous raconter oui ou non. Franchement. Nous faire jouer dans cette situation avec ce gars ficelé comme un rôti et Louise au bord de la mort.

Louise : Ahhh, je l'savais. Je vais mourir.

Rose : Mais non, t'as juste une petite égratignure.

Louise : Non, je vais mourir.

Madeleine à Henri : Je pourrais te dénoncer au syndicat tu sais.

Henri : Quel syndicat ?

Madeleine : Vu la situation, le syndicat du crime me semblerait le plus approprié.

Vittorio : Ah, Lucky LUCIANO, mon idole.

Henri : On n'est pas en Amérique ici Madeleine.

Madeleine : Oui ben je ne sais pas si on est en Amérique, en Belgique, En Italie ou en France, mais ce que je sais c'est que les conditions de travail ne sont pas réunies ici pour permettre à la force ouvrière de participer en toute sécurité à l'effort productif du cabaret. Alors, mon cher Henri, il va falloir que tu engages ta responsabilité et que tu te mettes en mode brain-storming ...

Rose et Louise : Quoi ?

Vittorio : Tempesta di cervelli

Rose lui met une claque et Vittorio : Remue-méninges

Madeleine : Voilà c'est ça, va falloir que tu remues tes méninges pour améliorer l'outil de production.

Henri : Madeleine. Tu te doutes bien que si c'était si facile ...

Madeleine : Tatatatatatata ... Le Front Populaire Henri. Souviens-toi. Le Front Populaire.

Henri : Il a bon dos le Front.

Rose : Bon allez. Dernière répétition. Donne-moi un coup de main Madeleine. On va aider Louise à monter sur scène.

Louise : Mais pour quoi faire. Je vais mourir de toute façon.

Rose : Tu pourras nous regarder et corriger les petits détails.

Louise : Pourquoi ? Tu crois que tu vas réussir à perdre 5 kilos avant le spectacle ?

Rose lui donne une tape sur la jambe.

Louise : AHHHHHH ! Mais ça ne va pas la tête.

Madeleine : Allez, viens là.

Elles l'emmènent sur scène.

SCENE 4

Henri à Vittorio : Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire de vous maintenant.

Vittorio : Ecoutez Henri. Vous voyez bien que je ne peux plus vous touer ...

Henri : Tuer.

Vittorio : Touer.

Henri : Tuer.

Vittorio : Je ne peux plus vous liquider maintenant. Si je vous ... assassine, je devrais me débarrasser aussi de toutes ces dames. C'est bien trop compliqué et ça ne serait pas très discret. Alors, je vous propose de me libérer et je négocie avec le Prince pour le règlement de la dette.

Henri : Ça pourrait être la solution en effet, si j'avais confiance en vous.

Vittorio : Mais vous pouvez avoir confiance. Je suis un homme de parole.

Henri : Oui ... Mais non.

Vittorio : Mais si.

Henri : Non.

Vittorio : Si.

Henri : Non.

Vittorio : Si, si.

Henri : Ecoutez, ça ne va pas recommencer comme l'année dernière. *(référence à la pièce de l'année dernière, n'hésitez pas à modifier cette réplique)* Je crois que je n'ai qu'une chose à faire.

Il pointe le revolver sur le front de Vittorio.

Vittorio : C'est vrai que c'est froid.

Henri souffle sur canon et le pointe à nouveau.

Vittorio : Ah oui ! C'est toujours un peu froid quand même.

SCENE 5

Albertine sort de la salle des costumes.

Albertine : Non Henri ! Ne fais pas ça.

Henri : Cet homme voulait me tuer Albertine.

Albertine : Allons Henri. Tu sais que tu ne vas pas le faire. On peut trouver une autre solution pour ce Vittorio di flamenco y Zorro et Bernardo, c'est ça ?

Vittorio : A peu près, si.

Henri : Crois-moi Albertine. Cela vaut mieux pour nous tous.

Albertine : Mais je ne comprends pas. Il avait l'air si gentil avec moi. Il ne peut pas être celui que tu dis qu'il est quand tu dis qu'il n'est pas celui que je croyais qu'il était.

Henri et Vittorio : Hein !

Albertine : Je suis sûre qu'il y a quelqu'un de bien au fond de lui. Je l'ai vu dans ces yeux quand il m'a regardée.

Henri : Méfie-toi de lui Albertine. Ce n'est pas quelqu'un pour toi. Cet homme-là, partout dans la rue, il veut qu'on parle de lui, que les filles soient nues, qu'elles se jettent sur lui, qu'elles l'admirent, qu'elles le tuent. Qu'elles s'arrachent sa vertu.

Albertine : Tu crois ?

Henri : Voyons Albertine, je m'appelle Henri je te rappelle. Je sais de quoi je parle.

Yvonne entre : Alors Henri. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

Henri : Vous, vous allez danser.

Yvonne : Qu'est-ce qu'on a été stupides Albertine. Stupides, crédules, naïves et gourdes. Et dire que toi tu vis ça au quotidien. Quel courage.

Albertine : C'est vrai, c'est pas facile.

Yvonne : Nous étions prêtes à croire en ses promesses. Ce n'est pas surprenant venant de toi, mais moi. Moi. **(A Vittorio)** Comment ai-je pu croire que je pouvais compter sur lui ? **(A Henri)** Cet homme me fait peur Henri. Dis-moi que tu vas t'en débarrasser. Dis-moi que tu vas le faire disparaître de nos vies à tout jamais.

Albertine : Tu ne vas pas faire ça Henri.

Henri : Ce serait mieux pour nous tous Albertine. Crois-moi.

Yvonne : Je t'en prie Henri, fais quelque chose.

Henri : Je vais y réfléchir Yvonne, promis. En attendant, allez vous préparer.

Yvonne en partant suivie par Albertine inquiète : Viens Albertine. Laissons Vittorio à son triste sort.

Henri à Vittorio : Vous ne bougez pas de là.

Les filles s'arrêtent.

Henri : Mais non pas vous. Lui.

Les filles sortent : Ah.

Vittorio : Je ne vois pas comment je pourrais bouger.

Pendant que les filles sortent, Henri vérifie les liens de Vittorio : Attention. Si j'entends le moindre bruit je n'hésiterai pas. **(Il pointe le revolver)**

Vittorio lâche une flatulence.

Henri : Pas un bruit j'ai dit.

Vittorio : C'est le stress.

Henri : Chut ! **(il part vers son bureau)**

Vittorio : C'est bon, je me tais.

Henri : J'en serais capable vous savez.

Vittorio se tait.

Et voilà, vous avez lu 75 % de la pièce et je vous en remercie.

Si cette lecture vous a donné l'envie de découvrir la suite et la fin, n'hésitez pas à me contacter.

richardlecointre@gmail.com